

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.  
ALCESTE. Voyons, monsieur : le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,  
Et nous berce un temps notre ennui ;  
Mais, Philis, le triste avantage,  
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.  
ALCESTE (bas à Philinte). Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

ORONTE.

Vous êtes de la complaisance ;  
Mais vous en devez moins avoir,  
Et ne vous pas mettre en dépense  
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !  
ALCESTE (bas à Philinte).

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises !

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle  
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,  
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :  
Belle Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.  
ALCESTE (bas, à part). La peste de ta chute, empoisonneur, au diable !

En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE. Je n'ai jamais oui de vers si bien tournés.

ALCESTE (bas à part).

Morbleu !

ORONTE (à Philinte). Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE. Non, je ne flatte point.

ALCESTE (bas à part). Eh ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE (à Alceste). Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.

Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE. Monsieur, cette matière est toujours délicate,

Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.

Mais un jour, à quelqu'un dont je tirai le nom,

Je disais, en voyant des vers de sa façon,

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire

Sur les démanagements qui nous prennent d'écriture ;

Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements

Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;

Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,

On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE. Est-ce que vous voulez me déclarer par là

Que j'ai tort de vouloir... ?

ALCESTE. Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme ;

Qu'il ne faut que ce faible à décrire un homme :

Et qu'édit-on d'autre part cent belles qualités,

On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais pour ne point écrire,

Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,

Cette soif à gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE. Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je ?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,

Et qui d'autre vous pousse à vous faire imprimer ?

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Croyez-moi, résistez à vos tentations ;

Dérobez au public ces occupations,

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,

Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur

Celui de ridicule et misérable auteur.

C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.

Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet... ?

ALCESTE. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,

Et vos expressions ne sont pas naturelles.

Qu'est-ce que, nous berce un temps notre ennui ?

Et que, rien ne marche après lui ?

Que, ne vous pas mettre en dépense,  
Pour ne me donner que l'espoir ?

Et que, Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère et de la vérité ;

Ce n'est que jeu de mots, qu'ostentation pure,  
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :  
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire  
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné

Paris sa grand'ville,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie,

Je dirais au roi Henri :

Reprenez votre Paris,

J'aime mieux ma mie, ô gué !

J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche et le style en est vieux ;  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné

Paris sa grand'ville,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie,

Je dirais au roi Henri :

Reprenez votre Paris,

J'aime mieux ma mie, ô gué !

J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,

J'estime plus cela que la pompe fleurie

De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;

Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE. Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE. Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE. Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière

Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE. J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;

Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE. Vous me parlez bien ferme ; et cette suffisance...

ALCESTE. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE. Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE (se mettant entre deux).

Eh ! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE. Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

### SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Eh bien ! vous le voyez : pour être trop sincère,

Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;

Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE. Ne m'en parlez pas.

PHILINTE. Mais... Plus de société.

ALCESTE. C'est trop...

PHILINTE. Laissez-moi là.

ALCESTE. Si je...

PHILINTE. Point de langage.

ALCESTE. Mais quoi !

PHILINTE. Je n'entends rien.

ALCESTE. Ma...

PHILINTE. Encore !

ALCESTE. On outrage...

PHILINTE.

ALCESTE. Ah ! parbleu, c'en est trop. Ne suivez point mes pas.  
PHILINTE. Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE. Madame, voulez-vous que je vous parle net ?

De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;

Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,

Et je sens qu'il faudra que nous rompiions ensemble.

Oui, je vous tromperais de parler autrement :

Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;

Et je vous promettrais mille fois le contraire,

Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE. C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,

Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE. Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,

Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.

Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,

Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE. Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?

Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,

Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE. Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre

Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;

Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux ;

Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,

Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.

Le trop riant espoir que vous leur présentez

Attache autour de vous leurs assiduités ;

Et votre complaisance, un peu moins étendue,

De tant de soupirants chasserait la cohue.

Mais au moins dites-moi, madame, par quel sort

Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?

Sur quel fond de mérite et de vertu sublime

Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt

Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,

Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?

L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?

Est-ce par les appas de sa vaste rhéingrave

Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?

Où sa façon de rire et son ton de fausset

Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

CÉLIMÈNE. Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !

Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,

Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,

Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE. Perdez votre procès, madame, avec constance,

Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE. Mais de tout l'univers vous devenez jaloux !

ALCESTE. C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE. C'est ce qui doit rassoir votre âme effarouchée,

Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;

Et vous auriez plus lieu de vous en offenser

Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE. Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,

Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?

CÉLIMÈNE. Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE. Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé ?

CÉLIMÈNE. Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,

Un aven de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE. Mais qui m'assurera que dans le même instant

Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant ?

CÉLIMÈNE. Certes pour un amant la fleuriste est mignonne,

Et vous me traitez là de gentille personne !

Eh bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,

De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,

Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :  
Soyez content.

ALCESTE. Morbleu ! faut-il que je vous aime !

Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,

Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !

Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible

A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;

Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,

Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE. Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE. Oui, je puis là-dessus délier tout le monde.

Mon amour ne se peut concevoir ; et jamais

Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE. En effet la méthode en est toute nouvelle,

Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;

Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,

Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE. Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.

A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce ;

Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

### SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE. Qu'est-ce ?

BASQUE. Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Eh bien ! faites monter...

### SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE. Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête !

A recevoir le monde on vous voit toujours prête !

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,

Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous !

CÉLIMÈNE. Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE. Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE. C'est un homme à jamais ne me le pardonner

S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE. Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte... ?

CÉLIMÈNE. Mon Dieu, de ses pareils la bienveillance importe ;

Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,

Ont gagné dans la cour de parler hautement.

Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ;

Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;

CÉLIMÈNE. Oui. (A Basque.) Des sièges pour tous.  
(Basque donne des sièges et sort.)  
(A Alceste.) Vous n'êtes pas sorti ?  
ALCESTE. Non ; mais je veux, madame,  
Ou pour eux ou pour moi faire expliquer votre âme.  
CÉLIMÈNE. Taisez-vous.  
ALCESTE. Aujourd'hui vous vous expliquerez.  
CÉLIMÈNE. Vous perdez le sens.  
ALCESTE. Point. Vous vous déclarerez.  
CÉLIMÈNE. Ah !  
ALCESTE. Vous prendrez parti.  
CÉLIMÈNE. Vous vous moquez, je pense.  
ALCESTE. Non : mais vous choisirez. C'est trop de patience.  
CLITANDRE. Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,  
Madame, a bien paru ridicule achevé.  
N'a-t-il point quelque ami qui pût sur ses manières  
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?  
CÉLIMÈNE. Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort.  
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;  
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,  
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.  
ACASTE. Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,  
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans,  
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,  
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.  
CÉLIMÈNE. C'est un parleur étrange et qui trouve toujours  
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours ;  
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,  
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.  
ÉLIANTE (à Philinte). Ce début n'est pas mal ; et contre le prochain  
La conversation prend un assez bon train.  
CLITANDRE. Timante encor, madame, est un bon caractère.  
CÉLIMÈNE. C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,  
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,  
Et sans aucune affaire est toujours affairé.  
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde :  
A force de façons il assomme le monde ;  
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,  
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;  
De la moindre vétille il fait une merveille,  
Et jusques au bon jour il dit tout à l'oreille.  
ACASTE. Et Géralde, madame ?  
CÉLIMÈNE. Oh ! l'ennuyeux conteur,  
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.  
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,  
Et ne cite jamais que due, prince ou princesse.  
La qualité l'entête, et tous ses entretiens  
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens :  
Il tutoie en parlant ceux du plus haut étage,  
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.  
CLITANDRE. On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.  
CÉLIMÈNE. Le pauvre esprit de femme et le sec entretien !  
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;  
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;  
Et la stérilité de son expression  
Fait mourir à tous coups la conversation.  
En vain, pour attaquer son stupide silence,  
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :  
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,  
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.  
Cependant sa visite, assez insupportable,  
Traîne en une longueur encore épouvantable ;  
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,  
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.  
ACASTE. Que vous semble d'Adraste ?  
CÉLIMÈNE. Ah ! quel orgueil extrême !  
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même :  
Son mérite jamais n'est content de la cour ;  
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;  
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,  
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.  
CLITANDRE. Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui  
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?  
CÉLIMÈNE. Que de son cuisiner il s'est fait un mérite,  
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.  
ÉLIANTE. Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.  
CÉLIMÈNE. Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :  
C'est un fort méchant plat que sa sottise personne,  
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.  
PHILINTE. On fait assez de cas de son oncle Damis.  
Qu'en dites-vous, madame ?  
CÉLIMÈNE. Il est de mes amis.  
PHILINTE. Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.  
CÉLIMÈNE. Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.  
Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.  
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,  
Rien ne touche son goût, tant il est difficile !  
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;  
Que c'est être savant que trouver à redire ;  
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,  
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps  
Il se met au-dessus de tous les autres gens.  
Aux conversations même il trouve à reprendre :  
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;  
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,  
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.  
ACASTE. Dieu me damne ! voilà son portrait véritable.  
CLITANDRE (à Célimène). Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.  
ALCESTE. Allons, ferme ! poussez, mes bons amis de cour ;  
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.  
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,  
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,  
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur  
Appuyer les serments d'être son serviteur.  
CLITANDRE. Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,  
Il faut que le reproche à madame s'adresse.  
ALCESTE. Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants  
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.  
Son humeur satirique est sans cesse nourrie  
Par le coupable encens de votre flatterie ;  
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas  
S'il avait observé qu'on ne l'approuvait pas.  
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre  
Des vices où l'on voit les humains se répandre.  
PHILINTE. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand ?  
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend.  
CÉLIMÈNE. Eh ! ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?  
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penserait paraître un homme du commun  
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,  
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;  
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.  
ALCESTE. Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;  
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.  
PHILINTE. Mais il est véritable aussi que votre esprit  
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;  
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,  
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.  
ALCESTE. C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison ;  
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,  
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,  
Louveurs impertinents ou censeurs téméraires.  
CÉLIMÈNE. Mais...  
ALCESTE. Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,  
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;  
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme  
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.  
CLITANDRE. Pour moi, je ne sais pas ; mais j'aurais tout haut  
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.  
ACASTE. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;  
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.  
ALCESTE. Ils frappent tous la mienne ; et, loin de m'en cacher,  
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.  
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;  
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;  
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants  
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,  
Et dont, à tout propos, les molles complaisances  
Donneraient de l'encens à mes extravagances.  
CÉLIMÈNE. Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,  
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,  
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême  
A bien injurier les personnes qu'on aime.  
ÉLIANTE. L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,  
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.  
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable ;  
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;  
Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et savent y donner de favorables noms.  
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable,  
La noire à faire peur, une brune adorable ;  
La maigre a de la taille et de la liberté ;

Où vous devez.  
ALCESTE. J'y vais, madame : et sur mes pas  
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

## ACTE TROISIEME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE. Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;  
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.  
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,  
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?  
ACASTE. Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.  
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;  
Et je crois par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.  
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,  
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;  
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire  
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.  
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,  
A juger sans étude et raisonner de tout,  
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
Figure de savant sur les bancs du théâtre ;  
Y décider en chef, et faire du fracas  
A tous les beaux endroits qui méritent des has !  
Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,  
Les dents belles surtout et la taille fort fine.  
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,  
Qu'on serait mal venu de me le disputer.  
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,  
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.  
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi  
Qu'on peut par tout pays être content de soi.  
CLITANDRE. Oui ; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,  
Pourquoi pousser ici des soupçons inutiles ?  
ACASTE. Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur  
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.  
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,  
A brûler constamment pour des beautés sévères,  
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,  
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,  
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,  
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.  
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits  
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.  
Quelque rare que soit le mérite des belles,  
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles ;  
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,  
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;  
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,  
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.  
CLITANDRE. Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ?  
ACASTE. J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.  
CLITANDRE. Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême ;  
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.  
ACASTE. Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.  
CLITANDRE. Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?  
ACASTE. Je me flatte.  
CLITANDRE. Sur quoi fonder tes conjectures ?  
ACASTE. Je m'aveugle.  
CLITANDRE. En as-tu des preuves qui soient sûres ?  
ACASTE. Je m'abuse, te dis-je.  
CLITANDRE. Est-ce que de ses vœux  
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?  
ACASTE. Non, je suis maltraité.  
CLITANDRE. Réponds-moi, je te prie.  
ACASTE. Je n'ai que des rebuts.  
CLITANDRE. Laissons la raillerie,  
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.  
ACASTE. Je suis le misérable, et toi le fortuné ;

La grasse est dans son port pleine de majesté ;  
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,  
Est mise sous le nom de beauté négligée ;  
La géante paraît une déesse aux yeux ;  
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;  
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;  
La fourbe a de l'esprit, la sottise est toute bonne ;  
La trop grande parieuse est d'agréable humeur,  
Et la muette garde une honnête pudeur.  
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême  
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE. Et moi, je soutiens, moi...  
CÉLIMÈNE. Brisons là ce discours.

Et dans la galerie allons faire deux tours.  
Quoi ! vous vous en allez, messieurs ?

CLITANDRE et ACASTE. Non pas, madame.

ALCESTE. La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, messieurs ; mais j'avertis  
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE. A moins de voir madame en être importunée,  
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE. Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,  
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE (à Alceste). C'est pour rire, je crois.

ALCESTE. Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

## SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE (à Alceste). Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler  
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE. Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE. Il porte une jaquette à grand basques plissées,  
Avec du dor dessus.

CÉLIMÈNE (à Alceste). Allez voir ce que c'est.

ALCESTE. Ou bien faites-le entrer.

## SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSEE.

ALCESTE (allant au-devant du garde). Qu'est-ce donc qu'il vous plaît ?  
Venez, monsieur.

LE GARDE. Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE. Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE. Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,  
Vous mandent de venir les trouver promptement,  
Monsieur.

ALCESTE. Qui ? moi, monsieur ?

LE GARDE. Vous-même.

ALCESTE. Et pourquoi faire ?

PHILINTE (à Alceste). C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE (à Philinte). Comment ?

PHILINTE. Oronte et lui se sont tantôt bravés  
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés ;  
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE. Moi, je n'aurais jamais de lâche complaisance.

PHILINTE. Mais il faut suivre l'ordre ; allons, disposez-vous.

ALCESTE. Quel accommodement veut-on faire entre nous ?

La voix de ces messieurs me conlamnera-t-elle  
A trouver bons les vers qui sont notre querelle ?  
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,  
Je les trouve méchants.

PHILINTE. Mais d'un plus doux esprit...  
ALCESTE. Je n'en démordrai point ; les vers sont exécrationnels.

PHILINTE. Vous devez faire voir des sentiments traitables.

Allons, venez.

ALCESTE. J'irai ; mais rien n'aura pouvoir  
De me faire dédire.

PHILINTE. Allons vous faire voir.

ALCESTE. Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne  
De trouver bons les vers dont on se met en peine,  
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mauvais,  
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste qui rient.)  
Par la sambleu, messieurs, je ne croyais pas être  
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE. Allez vite paraître

On a pour ma personne une aversion grande,  
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pendre.  
CLITANDRE. Oh ça, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,  
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?  
Que qui pourra montrer une marque certaine  
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,  
Et le délivrera d'un rival assidu.  
ACASTE. Ah ! parbleu, tu me plais avec un tel langage,  
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.  
Mais chut !

## SCÈNE II.

CELIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMÈNE. Encore ici ?  
CLITANDRE. L'amour retient nos pas.  
CELIMÈNE. Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.  
Savez-vous qui c'est ?  
CLITANDRE. Non.

## SCÈNE III.

CELIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE. Arsinôé, madame,  
Monte ici pour vous voir.  
CELIMÈNE. Que me veut cette femme ?  
BASQUE. Eliante là-bas est à l'entretenir.  
CELIMÈNE. De quoi s'avise-t-elle ? et qui la fait venir ?  
ACASTE. Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;  
Et l'ardeur de son zèle...  
CELIMÈNE. Oui, oui, franche grimace !  
Dans l'âme elle est du monde ; et ses soins tentent tout  
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.  
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie  
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;  
Et son triste mérite, abandonné de tous,  
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.  
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude  
Ce que chez elle on voit d'afreux solitude ;  
Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas,  
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.  
Cependant un amant plairait fort à la dame ;  
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme ;  
Ce qu'il me rend de soins outrage ses traits ;  
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;  
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,  
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.  
Enfin je n'ai rien vu de si sot, à mon gré ;  
Elle est impertinente au suprême degré ;  
Et...

## SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CELIMÈNE. Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène,  
Madame ? Sans mentir, j'étais de vous en peine.  
ARSINOÉ. Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.  
CELIMÈNE. Ah ! mon Dieu, que je suis contente de vous voir !  
(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

## SCÈNE V.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ. Leur départ ne pouvait plus à propos se faire ?  
CELIMÈNE. Voulons-nous nous assooir ?  
ARSINOÉ. Il n'est pas nécessaire.  
Madame, l'amitié doit surtout éclater  
Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;  
Et comme il n'en est point de plus grande importance  
Que celles de l'honneur et de la bienséance,  
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,  
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.  
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,  
Où sur vous du discours on tourna la matière ;  
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.  
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
Votre galanterie et le bruit qu'elle excite,  
Trouveront des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,  
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;  
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;  
Je vous excusai fort sur votre intention,  
Et voulus de votre âme être la caution.  
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie  
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;  
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord  
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort,  
Qu'il prenait dans le monde une méchante face,  
Qu'il n'est conte fâcheux que parton on n'en fasse,  
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements  
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements ;  
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;  
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !  
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,  
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.  
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.  
CELIMÈNE. Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.  
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,  
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur  
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;  
Et comme je vous vois vous montrer mon amie  
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,  
Je veux suivre à mon tour un exemple si doux,  
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.  
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,  
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,  
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,  
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.  
Là votre prudence et vos excès de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;  
Cette affectation d'un grave extérieur,  
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence  
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,  
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,  
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures  
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;  
Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.  
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,  
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?  
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;  
Mais elle bat ses gens et ne les paye point.  
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;  
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.  
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;  
Mais elle a de l'amour pour les réalités. »  
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,  
Et leur assurai fort que c'était médisance ;  
Mais tous les sentiments combattirent le mien,  
Et leur conclusion fut que vous feriez bien  
De prendre moins de soin des actions des autres,  
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;  
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps  
Avant que de songer à condamner les gens ;  
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;  
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,  
À ceux à qui le ciel en a commis le soin.  
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.  
ARSINOÉ. A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,  
Je ne m'attendais pas à cette repartie.  
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,  
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.  
CELIMÈNE. Au contraire, madame ; et, si l'on était sage,  
Ces avis mutuels seraient mis en usage.  
On détruirait par là, traitant de bonne foi,  
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.  
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle  
Nous ne continuions cet office fidèle,  
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous  
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ. Ah ! madame, de vous je ne puis rien entendre,  
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.  
CELIMÈNE. Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout ;  
Et chacun a raison suivant l'âge et le goût.  
Il est une saison pour la galanterie,  
Il en est une aussi propre à la prudence.  
On peut, par politique, en prendre le parti,  
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti.  
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.  
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces ;  
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,  
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.  
ARSINOÉ. Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,  
Et vous faites sonner terriblement votre âge.  
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir  
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;  
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,  
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.  
CELIMÈNE. Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi  
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.  
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre ?  
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre ?  
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,  
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour  
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,  
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute ;  
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas  
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.  
ARSINOÉ. Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine  
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,  
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger  
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager ?  
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,  
Que votre seul mérite attire cette foule,  
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,  
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?  
On ne s'aveugle point par de vaines défaites ;  
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites  
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,  
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants :  
Et de là nous pouvons tirer des conséquences  
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances ;  
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,  
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.  
Ne vous enlez donc point d'une si grande gloire  
Pour les petits brillants d'une faible victoire,  
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas.  
De traiter pour cela les gens de haut en bas,  
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,  
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,  
Ne se point ménager, et vous faire bien voir  
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.  
CELIMÈNE. Ayez en donc, madame, et voyons cette affaire ;  
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;  
Et sans...  
ARSINOÉ. Brisons, madame, un pareil entretien,  
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien ;  
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,  
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.  
CELIMÈNE. Autant qu'il vous plaira vous pourrez arrêter,  
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.  
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,  
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;  
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,  
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

## SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ.

CELIMÈNE. Alceste, il faut que j'aie écrit un mot de lettre,  
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre ;  
Soyez avec madame : elle aura la bonté  
D'excuser aisément mon incivilité.

## SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ. Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,  
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;  
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien

Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.  
En vérité, les gens d'un mérite sublime  
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;  
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets  
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.  
Je voudrais que la cour, par un regard propice,  
A ce que vous valez rendit plus de justice.  
Vous avez à vous plaindre ; et je suis en courroux  
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.  
ALCESTE. Moi, madame ? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre ?  
Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vu rendre ?  
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,  
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?  
ARSINOÉ. Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices  
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.



Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.  
ACTE III, SCÈNE I.

Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir :  
Et le mérite enfin que vous nous faites voir  
Devrait...

ALCESTE. Mon Dieu ! Laissons mon mérite, de grâce ;  
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?  
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands  
D'avoir à déterrer le mérite des gens.  
ARSINOÉ. Un mérite éclatant se détèrre lui-même.  
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;  
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits  
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.  
ALCESTE. Eh ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,  
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde ;  
Tout est d'un grand mérite également doué ;  
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;  
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.  
ARSINOÉ. Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,